L'âme et le corps ou l'âme ou le corps ?

Le corps ? un trouillard !

Nous sommes en 399 avant Jésus-Christ, Socrate est dans sa cellule et va bientôt boire la ciguë conformément au jugement des magistrats d'Athènes, magistrats qui l'ont condamné à mort lors d'un procès ostensiblement inique, sentence de mort à laquelle Socrate accepte malgré tout de se plier sans rechigner. Sa condamnation pour impiété et pour corruption de la jeunesse et la peine qu'elle a engendrée sont des plus injustes, c'est vrai, mais se dérober à cette sentence serait pour Socrate encore plus injuste et plus indigne que de s'y soumettre. Il astreint du coup son corps à rester en prison, alors que son corps face à la mort prochaine n'a qu'une seule envie, celle de s'enfuir pour rester en vie ! Voici ses propos :

« les Athéniens ayant décidé qu'il était mieux de me condamner, j'ai moi aussi, pour cette raison, décidé qu'il était meilleur pour moi d'être assis en cet endroit et plus juste de rester ici et de subir la peine qu'ils m'ont imposée. Car, par le chien, il y a beau temps, je crois que ces muscles et ces os seraient à Mégare ou en Béotie, emportés par l'idée du meilleur, si je ne jugeais pas plus juste et plus beau, au lieu de m'évader et de fuir comme un esclave, de payer à l'État la peine qu'il ordonne. » PLATON, Phédon, 97c

A l'évidence, il y a donc pour Socrate et pour son disciple Platon, une dualité entre le corps et l'âme, les deux sont distincts voire même ici opposés. Or, dans notre contexte matérialiste, une telle opposition ne semble plus aujourd'hui aller de soi : comment Socrate justifie-t-il alors une telle affirmation ? Qu'est-ce qui lui permet d'opérer une pareille distinction entre l'âme et le corps ?

Manifestement pour Socrate ce qui distingue l'âme du corps, c'est son pouvoir de refuser le corps, c'est-à-dire de s'opposer à la fuite dans le cas présent. Là où la terreur née de la perspective de boire la ciguë incite son corps à fuir, l'âme de Socrate lui impose tout au

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

contraire de rester par devoir et par respect pour la loi des athéniens. C'est donc ces deux mouvements opposés en un seul homme, la fuite et la retenue, qui nous obligent avec Socrate à poser l'existence en nous de deux éléments opposés, opposés dans leur désir, mais aussi opposés dans leurs actions, et c'est cette opposition qui prouve par là même la dualité entre le corps et l'âme. Si l'homme était un, seulement corps ou seulement âme, il voudrait une seule et même chose sans qu'il y ait dualité, il ne ressentirait aucun déchirement ni opposition interne comme ici. Pour illustrer cette force de l'âme dans son refus du corps, et par conséquent leur distinction, songeons à cet épisode de la vie d'Epictète (50-130), durant lequel son maître Epaphrodite qui souhaite sonder la réalité de l'impassibilité affichée de son esclave Épictète afin de voir par le fait si son attitude stoïque était feinte ou réelle, lui emprisonna le pied dans un brodequin de torture et commença à le serrer pour le faire crier et l'amener ainsi à se départir de son impassibilité stoïcienne : sous la pression du corps allait-il rester stoïque ou abandonner ses grands principes stoïciens ? La douleur du corps allait-elle l'emporter sur la ferme résolution de l'âme ? Impassibilité qui était pour le coup non feinte, puisqu'Épictète lui répondit froidement :

« tu vas me casser la jambe »

et comme l'autre continuait à serrer le brodequin advint ce qui devait arriver, la jambe cassa ;

« je t'avais prévenu, tu viens de me casser la jambe »
(in QSJ?, Brun, Le stoïcisme, p 22).

Il y a donc bien en tout homme un corps qui veut échapper à la douleur et une âme qui lui impose une volonté contraire quand elle est forte. C'est d'ailleurs sur cet aspect caractéristique de refus du corps qu'insiste Alain pour définir l'âme :

« L'âme c'est ce qui refuse le corps. Par exemple ce qui refuse de fuir quand le corps tremble, ce qui refuse de frapper quand le corps s'irrite, ce qui refuse de boire quand le corps a soif, ce qui refuse de prendre quand le corps désire, ce qui refuse d'abandonner quand le corps a horreur. Ces refus sont des faits de l'homme. Le total refus est

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

la sainteté ; l'examen avant de suivre est la sagesse ; et cette force de refus c'est l'âme. Le fou n'a aucune force de refus ; il n'a plus d'âme. On dit aussi qu'il n'a plus conscience et c'est vrai. Qui cède absolument à son corps soit pour frapper, soit pour fuir, soit seulement pour parler, ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. On ne prend conscience que par opposition de soi à soi. Exemple : Alexandre à la traversée d'un désert reçoit un casque plein d'eau ; il remercie, et le verse par terre devant toute l'armée. Magnanimité ; âme, c'est-à-dire grande âme. Il n'y a point d'âme vile ; mais seulement un manque d'âme. Ce beau mot ne désigne nullement un être, mais toujours une action. »

ALAIN, Définitions (L'âme), in Les Arts et les Dieux, coll. La Pléiade, p. 1031

L'âme peut donc se définir comme **« ce qui refuse le corps »** soit déjà comme une action, et plus précisément comme une action se révélant dans l'opposition au corps qu'elle est capable de manifester. Autrement dit, comme une force dont on peut plus ou moins manquer lorsque le corps prend l'ascendant sur l'âme… Il y a donc en nous deux forces antagonistes en présence : l'âme d'un côté et de l'autre le corps, CQFD. Il faut remarquer encore à la suite d'Alain que cette âme est le propre de l'homme, laissant supposer que l'animal en est dépourvu et qu'il n'est donc que corps, soit qu'en lui rien ne résiste au corps, il est tout entier corps et rien d'autre. Alain caractérise donc ici l'âme par une action, et décrit ensuite l'action typique de l'âme qui manifeste sa réalité, celle de refuser le corps, son corps et l'intensité qu'elle met dans son refus du corps. Ce refus du corps est donc gradué, il va de l'abandon du corps à l'abandon au corps, autrement dit, il peut aller du refus total du corps, ce qu'il appelle la sainteté, à l'abandon complet au corps, la folie car le fou est celui en qui l'âme n'agit plus, ne répond plus (on le dit irresponsable en ce sens). La relation d'opposition de l'âme au corps obéit donc à une graduation où le plus haut degré, le plus valorisant, est du côté de l'âme, c'est celui de la sainteté dont le moine Paphnuce donne un exemple frappant dans le roman d'Anatole France intitulée Thaïs (1891).

Voici un moine qui

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

« observait les jeûnes les plus rigoureux et demeurait parfois trois jours entiers sans prendre de nourriture. Il portait un cilice d'un poil très rude, se flagellait matin et soir et se tenait souvent prosterné le front contre terre. » (A. FRANCE, Thaïs, Dodopress, p.3)

Par sainteté, Alain désigne –entre autres- l'ascèse pratiquée par les moines dont nous trouvons en Saint Antoine du désert un exemple impressionnant et cette fois bien réel. Les tentations charnelles auxquelles ce moine a dû résister ont inspiré de nombreux peintres comme Ensor, qui ont chacun à leur façon représenté les tentations de l'ascète et sa force d'âme (donc son refus du corps) :



ENSOR Les tribulations de Saint Antoine, 1887

A l'autre bout de l'échelle, l'absence totale d'âme et l'abandon au corps qui en résulte est la folie pour Alain. Le corps n'obéit plus à l'âme, il erre sans raison : Le Horla (1886-1887) de Maupassant expose les errements du corps non guidé par son principe supérieur. Cette nouvelle de Maupassant est inspirée d'une autre de ses nouvelles, plus courte, qui justifie d'ailleurs notre position puisqu'il l'a intitulée : « Lettre d'un

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

fou »… Le narrateur perd le contrôle de lui-même en affirmant des choses dénuées de raison -il se voit « de l'extérieur » et ne se reconnaît pas dans son miroir entre autres- et finit dans un dernier acte de folie par incendier sa propre maison avec tous ses domestiques à l'intérieur… On l'a compris à la lecture de ce texte d'Alain, la maîtrise plus ou moins grande de l'âme sur le corps caractérise les différents degrés qui vont de la sainteté à la folie : il y a donc ici exprimé une certaine valorisation de la maîtrise de l'âme sur le corps, une hiérarchie, une échelle de valeur, aboutissant à une dévalorisation du corps puisqu'un corps sans âme signifie folie. Plus l'âme maîtrise le corps plus elle est forte, et plus l'individu gagne en valeur morale, moins elle maîtrise le corps et plus proche est la bestialité, soit l'absence d'âme… Est valorisée la domination de l'âme lorsqu'elle sait s'opposer fermement au corps, est dévalorisée la domination du corps vue comme un abrutissement et pure folie. Ame 1, corps 0.

Ces textes tant de Platon que d'Alain affirment manifestement une hiérarchie, une échelle verticale entre l'âme et le corps, faisant la part belle à l'âme et renvoyant le corps du côté du trouble, de la folie, de la bestialité, de l'irrationalité. Nous touchons là une première série de problèmes liés au corps : en un mot, il semble que dans la hiérarchie, le corps soit toujours déclassé par rapport à l'âme. Pourquoi donc ? C'est que l'âme est toujours présentée comme supérieure au corps, et le corps semble à chaque fois relégué dans la sphère de la contrainte, de la pesanteur, de la lourdeur, de la bestialité, de la brutalité :

-> l'âme semble en effet permettre la liberté, le choix de l'homme, là où le corps au contraire signifie sa dépendance voire sa soumission aux besoins, aux pulsions, aux instincts, aux circonstances. Si Socrate choisit de rester en prison, c'est bien par sa seule force d'âme qu'il refuse la fuite, là où le corps conditionné par des passions animales le ferait réagir à ses pulsions et s'enfuir.

-> l'âme est ce qui **« obéit au juste et au beau »** alors que le corps de son côté est soumis au déterminisme matériel du plaisant et de l'individuel ; entre un tableau d'Ensor et un carré de chocolat, mon corps préfèrera le plaisant. Du coup, mon corps me ramène toujours à

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

mon petit intérêt personnel, « ma personne », là où l'âme est seule capable d'altruisme, d'amour gratuit pour le beau et de désintérêt.

-> l'âme est rationalité là où le corps est bestialité, voire folie : mon corps me fait immédiatement réagir avec fureur aux situations, là où l'âme me fait réfléchir, peser, délibérer : elle seule me permet de prendre de la distance (= réfléchir) pour jauger les éléments en présence.

Il faut donc à en croire nos auteurs non seulement établir une distinction entre l'âme et le corps, mais aussi poser un jugement de valeur, l'une étant bien plus noble que l'autre ! mais aussi plus libre !.. et aussi plus respectueuse du devoir et de la loi… Les premières questions soulevées ici concernent cette hiérarchie et interrogent la distinction sur laquelle elle s'appuie :

1/ l'âme est-elle véritablement distincte du corps ? Faut-il parler du corps et de l'âme ? Du corps ou de l'âme ? L'âme n'est-elle pas qu'une chimère ?

2/ l'âme est-elle véritablement supérieure au corps en termes de valeur, de noblesse comme le suggèrent tant Socrate qu'Alain ? Faut-il privilégier l'âme au détriment du corps ?

3/ à peine avons-nous commencé à parler du corps que déjà nous le comparons à l'âme et pire, le pensons toujours en rapport avec l'âme : le corps peut-il être pensé indépendamment de l'âme sans y être toujours raccroché voire même subordonné ? Le corps peut-il acquérir ou retrouver une valeur qui le rétablirait dans la hiérarchie ? Est-il nécessairement, ontologiquement sans intérêt ? Peut-on s'intéresser au corps pour ce qu'il est ? Le corps seul peut-il faire l'objet d'une étude ?

La réponse à toutes ces questions est clairement exprimée par le comportement de Socrate dans cet épisode tragique de sa vie que nous avons évoqué plus haut. Car souvenons-nous que cette peine de mort pouvait sans problème à l'époque être commuée en exil, c'est d'ailleurs l'exil que préférera plus tard un Aristote, lui aussi injustement accusé

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

comme Socrate d'impiété et condamné à mort, ceci afin de ne pas faire commettre aux athéniens un nouveau crime contre la philosophie. L'enseignement de Socrate est donc qu'il faut, au nom de sa noblesse, clairement privilégier l'âme au détriment du corps. Cette scène a été illustrée par le peintre néo-classique David (1748-1825) dans son célèbre tableau intitulé La mort de Socrate (1787),



tableau qui souhaite représenter la grandeur d'âme du philosophe qui pardonne à ses bourreaux et rassure ses disciples sur la mort et la vie qui l'attend « ad patres », et qui insiste par là-même sur le détachement tout socratique du corps, voire le refus du corps comme Nietzsche le lui reprochera plus tard. C'est cet instant précis que David choisit de représenter. Socrate fait ses adieux à ses disciples, Platon n'y était pas parce qu'il était soi-disant malade, mais David le représente assis à gauche, effondré, l'état de son corps reflétant ainsi l'état de son âme… Les disciples sont très nombreux car la composition compte pas moins de treize personnages ; il faut y voir là le signe du succès de son enseignement ! On y voit Socrate se tenir fermement au centre, tendant le doigt vers les réalités célestes, vers le haut, dans un geste d'ailleurs comparable à celui du Platon représenté par Raphaël dans sa fresque intitulée l'école d'Athènes, indiquant ainsi la direction à suivre à son âme et à ses disciples, celle de l'élévation vers les choses célestes et par opposition le détachement voire le mépris pour le corps et de ce qui lui est attaché. C'est là clairement une invitation à tendre vers le haut, à

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

monter, à s'élever en permanence, à poindre vers les choses de l'esprit, à dégager l'âme de l'influence néfaste du corps : il faut sans cesse fuir ce corps et tendre vers les choses célestes. Or apprendre à fuir le corps, nous allons voir que cela revient pour le sage à apprendre à mourir, soit apprendre à se détacher de son corps. Et le fait est que ce cachot représenté par David ressemble beaucoup à une caverne, caverne dont Socrate donne par ce signe l'issue céleste. Pourquoi faudrait-il fuir ce corps et nous tourner vers les réalités célestes ? Qu'est-ce qui justifie cette échappée verticale du corps ?

Platon d'en donner à de nombreuses reprises dans son oeuvre la raison :

« l'âme est dans le corps comme dans une prison » Gorgias 525a/Phédon 62b ou même « dans une tombe » (Gorgias 493a, Cratyle 400c)

selon un jeu de mots grec rapprochant « soma », le corps, de « sema », le tombeau. On retrouve là les influences pythagoriciennes et orphiques de Platon, qui a retenu de Pythagore que le corps est la prison, « phoura » de l'âme. Cet univers carcéral est restitué ici par David grâce à l'utilisation de couleurs sombres, également par les chaînes au pied du lit de Socrate et encore par le mur en pierre ; nous sommes en sous-sol manifestement, dans un cachot, il n'y a donc pas de lumière directe comme le décrit Valéry dans Eupalinos (lecture fortement conseillée car elle « répond » au Phédon de Platon/Socrate :

« Platon n'y était pas non plus, ni Aristippe… Mais la salle était pleine, les murs m'étaient cachés. La lumière du soir mettait la couleur de la chair sur les pierres de la voûte… En vérité, cher Phèdre, je n'eus jamais de prison que mon corps. » VALERY, Eupalinos, p.31, NRF

En écho au Platon de Raphaël, Socrate tend donc l'index (ie le doigt qui montre) vers le haut. Qu'ont-elles de si particulier ces réalités célestes que le corps ne peut nous apporter et qui nous obligent du coup à le délaisser ?

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

Le corps ? un ignare !

C'est que le corps n'est pas capable de produire une connaissance vraiment digne de ce nom : voilà la raison de sa dévalorisation. Il ne nous offre selon Platon que des ombres de réalité, jamais la réalité. Mais le corps n'est-il pourtant pas ce qui initie notre savoir en nous apportant nos premières « briques » de connaissances ? Le corps n'a-t-il donc rien à nous apprendre ? Pire, le corps nous détourne-t-il vraiment de tout savoir ? Selon Platon, c'est ce qu'il va démontrer dans toute ses oeuvres dites de jeunesse, le corps via sa sensibilité ne perçoit du monde que des réalités sensibles, la couleur, l'odeur… que Platon compare péjorativement à des ombres : le corps est dès lors dans l'incapacité d'apporter une connaissance substantielle à l'homme. Pourquoi le corps via sa sensibilité est-il incapable de connaissance ? Et d'ailleurs, le philosophe n'a-t-il pas besoin du corps pour connaître ? Ainsi, si on veut apprendre à un esclave qui n'a jamais fait de mathématiques de sa vie comment dupliquer l'aire d'un carré, a-t-on besoin de lui « faire un dessin » pour qu'il y parvienne (cf Ménon). Autrement dit, il convient même en mathématiques ou en géométrie, sciences abstraites par excellence, d'utiliser le corps et les corps pour comprendre quelque chose qui concerne l'esprit. Le corps n'est-il dès lors pas le préalable et la condition à toute connaissance ? Ainsi, vouloir quitter son corps pour apprendre alors que l'apprentissage du savoir exige premièrement le corps n'est-il pas absurde ? C'est en ce sens que Hume constate :

« Un aveugle ne peut former aucune idée des couleurs,
un sourd aucune idée des sons »

signifiant par là qu'un corps handicapé ne peut accéder à la connaissance découlant de l'organe invalide. Plus généralement, ce que Hume signifie ici c'est que sans la sensibilité, propriété corporelle par excellence, nous n'accédons à aucune connaissance :

« Ce qu'on n'a jamais vu, ce dont on n'a jamais entendu parler, on peut pourtant le concevoir ; et il n'y a rien au-dessus du pouvoir de la pensée, sauf ce qui implique une absolue contradiction. Mais, bien que notre pensée semble posséder cette liberté, nous trouverons, à

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

l'examiner de plus près, qu'elle est réellement resserrée en de très étroites limites et que tout ce pouvoir créateur de l'esprit ne remonte à rien de plus qu'à la faculté de composer, de transposer, d'accroître ou de diminuer les matériaux que nous apportent les sens et l'expérience. Quand nous pensons à une montagne d'or, nous joignons seulement deux idées compatibles, or et montagne, que nous connaissions auparavant. Nous pouvons concevoir un cheval vertueux ; car le sentiment que nous avons de nous-mêmes nous permet de concevoir la vertu ; et nous pouvons unir celle-ci à la figure et à la forme d'un cheval, animal qui nous est familier. Bref, tous les matériaux de la pensée sont tirés de nos sens, externes ou internes ; c'est seulement leur mélange et leur composition qui dépendent de l'esprit et de la volonté. Ou, pour m'exprimer en langage philosophique, toutes nos idées ou perceptions plus faibles sont des copies de nos impressions, ou perceptions plus vives. […] Même les idées qui, à première vue, semblent les plus éloignées de cette origine, on voit, à les examiner de plus près, qu'elles en dérivent. L'idée de Dieu, en tant qu'elle signifie un être infiniment intelligent, sage et bon, naît de la réflexion sur les opérations de notre propre esprit quand nous augmentons sans limites ces qualités de bonté et de sagesse ».
David HUME, Enquête sur l'entendement humain (1748), section II, trad. A. Leroy, Éd. Aubier-Montaigne, 1969, pp. 54-56.

Autrement dit, même quand je crois produire des réalités complètement abstraites comme une montagne d'or, soit quelque chose d'à ce point irréel que je n'aie jamais pu le voir, il appert que la montagne d'or est composée en fait par la réunion de deux sensations bien réelles et banales, celle d'une montagne et de l'or. C'est donc l'association de deux sensations réelles qui me permet de produire une idée abstraite. Mais Dieu, n'est-ce pas la réalité absolument abstraite qu'on ne peut ni voir ni toucher ? N'est-il pas alors impossible de former une idée comme celle de Dieu à partir des perceptions corporelles ? Cette idée est en fait une réalité sensible outrée. En effet, quand on affirme que Dieu est omniscient, on ne fait jamais qu'imaginer un homme qui saurait tout. Eternel ? On imagine un homme qui ne mourrait pas. Bienfaisant ? On imagine un homme qui ne ferait jamais le mal. On est donc bien parti d'un homme dont a outré les capacités, or un homme, tout le monde en a déjà vu un ! Autrement dit, pour Hume, tout ce que

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

je connais provient du corps et de ses sensations, ses sentiments, ses perceptions… Et Kant, pourtant en réaction contre Hume, de surenchérir sur ce point :

« Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute. En effet, par quoi notre pouvoir de connaître pourrait-il être éveillé et mis en action, si ce n'est par des objets qui frappent nos sens et qui, d'une part, produisent par eux-mêmes des représentations et d'autre part, mettent en mouvement notre faculté intellectuelle, afin qu'elle compare, lie ou sépare ces représentations, et travaille ainsi la matière brute des impressions sensibles pour en tirer une connaissance des objets, celle qu'on nomme l'expérience ? Ainsi, chronologiquement, aucune connaissance ne précède en nous l'expérience, c'est avec elle que toutes commencent. »
KANT Critique de la Raison Pure, Introduction (seconde édition)

Même si pour Kant toutes nos connaissances ne se limitent pas au sensible, reste que nous ne pourrions jamais éveiller nos facultés de connaissance sans perceptions ni sensations, soit sans la sensibilité, propriété exclusive du corps humain. On peut imaginer qu'un homme dépourvu de sens -et de corps si cela avait un sens- n'accéderait jamais à aucune connaissance. Le corps n'est-il pas alors la source de notre connaissance et plus généralement de toute connaissance ? Comment Platon peut-il prétendre ainsi qu'il ne permet pas de connaître autre chose que des ombres ?

C'est l'intention de la célèbrissime allégorie de la caverne (République VII) que de montrer l'inanité des « connaissances » issues du corps. Nous ne reproduisons pas ici le texte trop long (mais pour comprendre la suite vous devez le consulter en ligne), texte bien résumé par une petit film d'animation (disponible sur youtube https://www.youtube.com/watch?v=2yfePu67xoI). Retenons déjà de notre lecture que les prisonniers sont entravés dans leur corps, ils sont enchaînés, et que leur âme est elle aussi contrainte du coup par cette immobilité corporelle… Ces chaînes leur interdisent toute mobilité et en particulier elles leur interdisent de tourner la tête : ils sont donc focalisés sur le fond de la caverne. Les chaînes entravent le mouvement de leur corps qui à son tour entrave le mouvement de l'âme en

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

l'empêchant de considérer la réalité sous d'autres angles (focalisation). Et que voient-ils au fond de cette caverne ? A vrai dire pas grand-chose, c'est qu'il y fait bien sombre ! Les pauvres enchaînés ne voient que les ombres projetées sur le mur par un feu qui brille derrière eux mais qu'ils ne peuvent voir pourtant. La caverne, c'est notre corps : il ne nous permet de voir que des ombres de la réalité. Derrière eux, il y a encore une route qui passe devant un muret et derrière ce muret, des hommes passent en portant des figurines de tout ce qui existe, imaginons par exemple un cheval. Ce feu projette sur le fond de la caverne les ombres de toutes ces figurines, l'ombre du cheval donc, et comme ces hommes parlent, l'écho dans la caverne renvoie le son de leur conversation aux oreilles de ceux qui sont assis sans pouvoir tourner la tête. On comprend alors l'effet dramatique souhaité par Platon : ne voyant qu'une maigre partie de la réalité, ces pauvres hommes prennent pour la réalité les ombres de la réalité, l'ombre du cheval est prise pour le cheval lui-même, l'écho de la caverne leur fait croire que le son provient également des ombres qui défilent sous leurs yeux. Inutile de gloser plus longtemps, nos prisonniers sont des ignares car ils vont prendre l'ombre pour la proie, l'ombre pour la réalité ! L'illusion, l'erreur, l'opinion, la croyance sont donc pour Platon le lot initial de l'humanité, qui, dès la naissance, enchaînée au corps et par lui aveuglée, prend les ombres pour la réalité, l'ombre du cheval pour le cheval réel. Il nous faut décrypter le message : le corps est ce grand pourvoyeur d'ombres, car si nous restreignons notre connaissance à notre sensibilité, autrement dit si nous ne prenons pour vrai que ce qui émane du corps, les sensations, les perceptions, les impressions, les sentiments… nous n'atteindrons jamais le savoir. Pourquoi donc ?

« On ne peut pas même dire qu'il puisse y avoir une connaissance quelconque, si tout change sans cesse et que rien ne subsiste, Car si cette chose même que nous nommons la connaissance ne cesse pas d'être la connaissance, la connaissance subsiste, et il y a connaissance. Mais si la forme même [440b] de la connaissance vient à changer, elle se change en une autre forme qui n'est pas celle de la connaissance, et il n'y a plus connaissance ; et, si elle change toujours, il n'y aura jamais de connaissance. » PLATON, Cratyle, 440a-b

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

Pour Platon, il ne peut y avoir de connaissance que des choses qui demeurent identiques à elle-même : si une chose change toujours, la connaissance en est irrémédiablement impossible, parce que ce que je vais en dire « de vrai » sera aussitôt désavoué par le changement immédiat de cette chose. Ainsi, l'exemple est grossier mais très explicite, si je dis qu'il est 12h 28min 35sec, à peine ai-je prononcé cette vérité qu'elle est déjà fausse puisqu'il n'est plus 12h 28min 35sec. Je ne puis alors rien dire de vrai sur les choses en mouvement comme le temps, je n'ai qu'une impression de savoir, Platon dirait une ombre de savoir. Tout au plus, je ne puis dire qu'une chose grossière « il est midi et demi ». Or mon corps n'entre en contact qu'avec des réalités fluctuantes. Par conséquent, le corps ne me livre du monde sensible qu'il peut seul atteindre que des informations changeantes, toujours en mouvement, fluctuantes, voire même parfois contradictoires, m'interdisant par là-même toute connaissance. Parce que le corps n'entre au contact qu'avec des réalités changeantes, il ne peut rien connaître puisqu'il n'y a de connaissance que des choses immobiles. Einstein d'en donner un exemple flagrant :

« Notre sens du toucher nous dit d'une manière déterminée que tel corps est chaud et tel autre froid. Mais ceci est un critère purement qualitatif, insuffisant pour une description quantitative, et parfois même ambiguë. On peut le montrer par une expérience bien connue. Supposons trois vases contenant respectivement de l'eau froide, tiède et chaude. Si nous plongeons une main dans l'eau froide et l'autre dans l'eau chaude, nous recevons de la première le message qu'elle est froide et de la seconde qu'elle est chaude. Si nous plongeons les deux mains dans la même eau tiède, les messages que nous recevons de chaque main se contredisent. Pour la même raison, un Esquimau et un natif de quelque pays équatorial se rencontrant à New York un jour de printemps émettront des opinions différentes sur le climat ; l'un dira qu'il est chaud, l'autre qu'il est froid. » EINSTEIN, in L'Évolution des idées en physique, champs Flammarion, p 39.

Ainsi, mon corps semble bien mal me renseigner sur les corps qui l'environnent et qui pourtant entrent en contact direct avec lui : c'est que pour Platon il n'y a déjà pas grand-chose à connaître dans un corps (nous allons le voir) et en plus, ce « bien peu à connaître », le corps

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.

nous le livre de façon très incomplète, très superficielle voire fausse comme l'a montré l'exemple d'Einstein. Ainsi ce qui est une première fois interrogé peut ainsi être formulé : quels rapports mon corps peut-il bien avoir avec les autres corps, particulièrement dans l'expérience de la perception ? Quand mon corps touche un autre corps, que vaut cette information si comme le montre Einstein elle peut à ce point fluctuer ? Car ici non seulement mon corps fluctue, « un coup c'est chaud, un coup c'est froid ! », mais en plus le corps à connaître fluctue lui-même au fur et à mesure du temps, n'étant jamais identique à lui-même. La difficulté rencontrée se met donc en abyme : mon corps fluctuant peut-il me livrer la connaissance d'un autre corps également fluctuant ? Si mon corps change, que le corps à connaître change, et que la connaissance n'existe que pour un objet immobile, quelles connaissances mon corps peut-il produire ?

Mais enfin ! quand je regarde un arbre, il n'est quand même pas en train de changer sous mes yeux, je peux donc en dire quelque chose de stable i.e. de vrai grâce à mon corps et à sa sensibilité ! Non, là encore, nos sens corporels sont trop grossiers pour percevoir le mouvement réel des choses, et ils nous donnent du coup une impression illusoire de stabilité alors que tout change en permanence dans le monde des corps comme le martèle Nietzsche :

« A l'égard de notre expérience tout entière, il nous faut rester sceptiques et dire, par exemple : nous ne pouvons affirmer d'aucune «loi naturelle» qu'elle ait une valeur éternelle, nous ne pouvons affirmer d'aucune qualité chimique qu'elle subsiste éternellement, nous ne sommes pas assez subtils pour apercevoir l'écoulement probablement absolu du devenir ; le permanent n'existe que grâce à nos organes grossiers qui résument et ramènent les choses à des plans communs, alors que rien n'existe sous cette forme. L'arbre est à chaque instant une chose neuve ; nous affirmons la forme parce que nous ne saisissons pas la subtilité d'un mouvement absolu. » NIETZSCHE, La volonté de puissance, T. l, p. 290

Ainsi, quand ma sensibilité perçoit une permanence dans les choses, c'est la grossièreté de mes sens qui m'y fait croire, car elle n'existe pas dans la réalité. La sensibilité de mon corps me livre donc des

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 37 pages.